

---

# A travers la Grande Guerre

La Cote 108 près de Berry-au-Bac et la guerre de mines

(1915)

---

Depuis le départ en campagne, août 1914, jusqu'à fin avril 1915, le 1<sup>er</sup> C. A.<sup>1</sup> n'a jamais eu de répit, sauf les quelques intermèdes strictement nécessaires pour se réorganiser, recevoir ses renforts et rentrer dans la mêlée : marches forcées et batailles en Belgique, marches forcées encore et batailles au cours de la retraite jusque sur le Grand-Morin dans la région d'Esternay où il fait son redressement, lequel par des étapes glorieuses le ramène sous Reims où il se bat toujours; engagements sévères dans les parages de Berry-au-Bac puis de Soupir-Chavonne, durs et interminables assauts sur les fronts de Champagne et ensuite de Woëvre, tel est son bilan !..

« Il n'y a donc que le 1<sup>er</sup> C. A. dans l'armée française » disaient nos hommes.

Le voilà aujourd'hui exsangue, pantelant, diminué de ses meilleurs éléments à peine remplacés par d'autres à former, ayant besoin d'un assez long temps de calme relatif pour se refaire, se réamalgamer, se trouver à nouveau dans de bonnes conditions et prêt à de futurs combats.

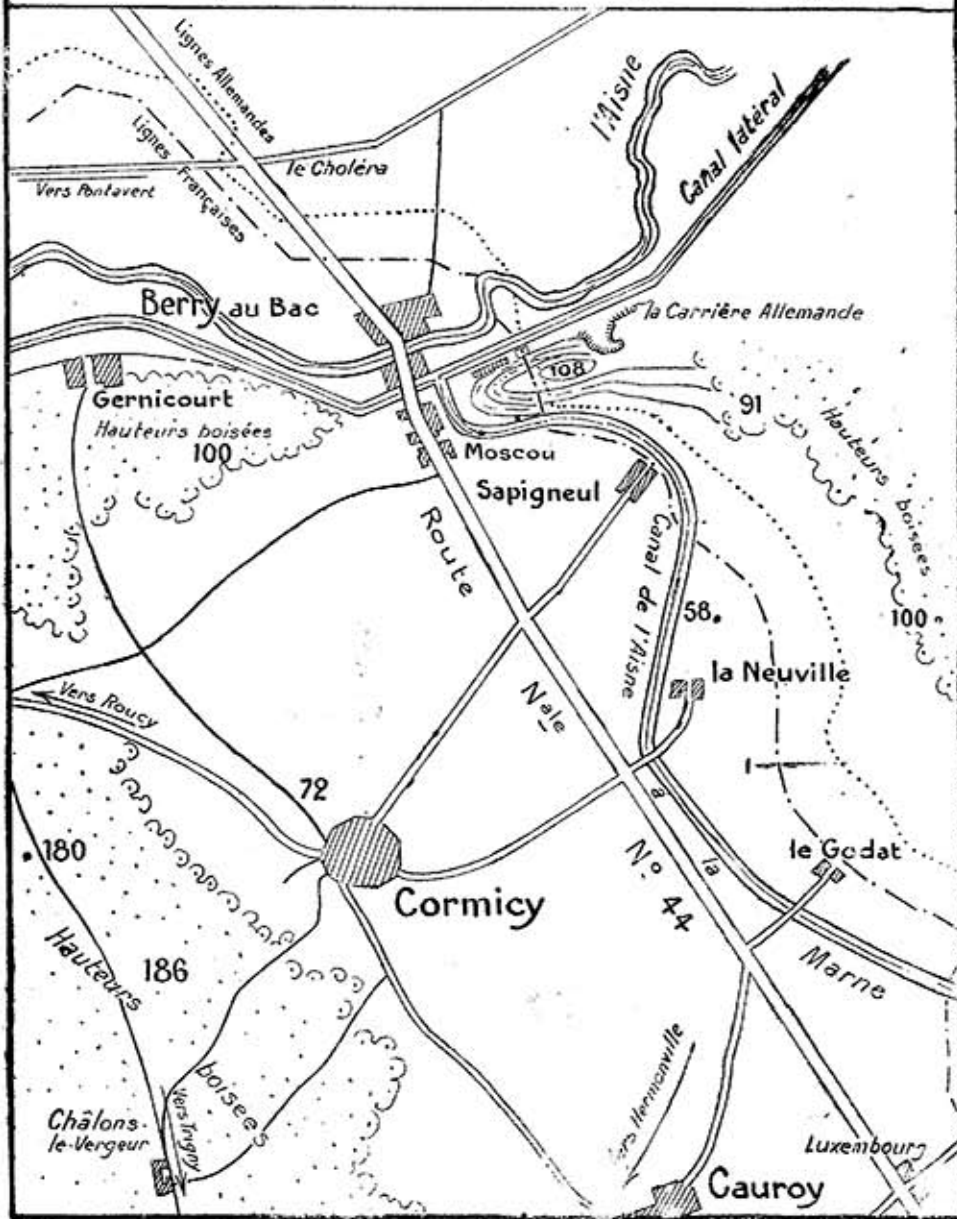
1. C. A. : Corps d'armée; — Q. G. : Quartier général; — D. I. : Division d'infanterie; — R. A. C. : Régiment d'artillerie de campagne; — R. I. : Régiment d'infanterie; — R. I. T. : Régiment d'infanterie territoriale.

---

# Le Secteur de la 1<sup>ère</sup> D.I. et la Côte 108

Echelle au 1/50000

0 1 2 3 KM



C'est dans ces vues que le haut commandement le rend à son armée d'origine (la 5<sup>e</sup>, général Franchet d'Espérey, Q. G. à Jonchery) dont le territoire est, pour le moment, assez tranquille. — Il y sera en bordure de l'Aisne sur le jalonnement : Pontavert, Berry-au-Bac, le Godat, Luxembourg — Région peu agitée, sauf quelques points de friction et notamment Berry-au-Bac.

Ce secteur était tenu, fin avril 1915, de la manière suivante :

Général Hache, commandant le 3<sup>e</sup> C. A. — P. C. à Trigny.

Général Mangin, commandant la 5<sup>e</sup> D. I., de Pontavert à Berry-au-Bac, P. C. à Roucy.

Général Jacquot, commandant la 6<sup>e</sup> D. I. de Berry-au-Bac à Luxembourg. P. C. à Châlons-le-Vergeur.

Le général Guillaumat commandant le 1<sup>er</sup> C. A. allait s'installer à Trigny.

Le général Guignabaudet, commandant la 2<sup>e</sup> D. I., allait s'installer à Roucy.

Le général de Fonclare, commandant la 1<sup>ère</sup> D. I. allait s'installer à Châlons-le-Vergeur.

A la 1<sup>e</sup> D. I. l'infanterie est répartie de la manière suivante :

2<sup>e</sup> brigade (G<sup>ad</sup> Christian Sauret) P. C. à Cormicy — 1<sup>er</sup> R. I. à Berry-au-Bac et à la Cote 108 — 201<sup>e</sup> R. I. région de Saigneul.

1<sup>ère</sup> brigade (G<sup>ad</sup> Rauscher) P. C. à Hermonville — 43<sup>e</sup> R. I. région la Neuville-Godat — 127<sup>e</sup> R. I. région du Luxembourg.

L'artillerie (15<sup>e</sup> R. A. C. Lieut.-Colonel Jacquemin) est mise en place, de manière à soutenir la ligne d'infanterie, partie dans les bois de Gernicourt et sur les hauteurs de Cormicy, partie sur les côtes d'Hermonville et de Villers-Franqueux. Elle y trouve des positions et des vues excellentes et n'a, pour ses observations, que l'embaras du choix. Ses échelons cantonnent à l'arrière dans les villages, ou bivouaquent dans les bois qui constituent de précieux

couverts eu égard aux vues de l'adversaire et de ses avions ; mais le sol y est humide et détrempé et la vie pénible pour les hommes et les chevaux malgré les travaux d'assèchement, d'empierrement et de fascinages que chacun s'ingénie à mener à bien.

Une artillerie lourde de secteur déjà en position et à laquelle s'adjoint celle du C. A. est superposée à l'artillerie divisionnaire et lui apporte une aide puissante.

Les deux compagnies du génie (1/1 et 1/51 commandant Winkler), sont d'abord disposées par équipes pour aider l'infanterie dans ses travaux les plus délicats, notamment construction des abris souterrains ; mais bientôt le général commandant la D. I. sera obligé de les concentrer tout entières à la colline 108 près de Berry-au-Bac où va s'intensifier une guerre de minés aussi dangereuse et meurtrière que difficile et en raison de laquelle on devra même faire appel aux ressources du Corps d'armée et à celles de l'Armée.

. . .

« On voit au premier coup d'œil que cette colline est étrange. Des interventions humaines lui ont enlevé sa forme primitive et, sur sa surface dévastée et mise à nu par le fer, il ne reste même pas un brin d'herbe desséché. Pour rompre l'affreuse monotonie du labourage infernal auquel elle a été soumise, apparaissent seulement la couleur fanée d'une étoffe qui a été un sac de sable ou les crevasses jaunâtres produites par l'éclatement des obus explosifs.

« L'habitude est cause que je puis, sans pâlir, voir une tête humaine surgir de terre, ou rencontrer sur mon chemin un bras, un jambe ou tout autre partie du corps humain. Mais ici les cadavres ne paraissent pas s'échapper de terre, c'est la terre elle-même qui est faite de cadavres. Partout il y a des corps ou des lambeaux de corps aplatis et damés dans la terre dont ils semblent faire partie !... »

Qui parle ainsi ? — C'est le général anglais Ian Ha-

milton dans son *Journal de route de la guerre russo-japonaise*<sup>1</sup>.

De quelle colline s'agit-il? — De la Colline 103, près de Port-Arthur, que les Russes et les Japonais se sont âprement et courageusement disputée pendant six mois.

Mais ces paroles horribles ne donnent qu'une faible idée de la Colline ou, comme on dit, de la Cote 108 qui dresse sur Berry-au-Bac, orientée d'est en ouest, sa masse lourde, longue et chaotique.

C'est depuis le début de la guerre que l'on s'y est accroché, Allemands du côté est, Français du côté ouest : voilà près de dix mois que des centaines d'hommes arrêtés face à face, gueules hirsutes et crocs découverts comme des loups, y ont creusé leurs tanières à distance de jet de pierres ou de grenades et depuis s'y fusillent, s'y mitraillent, s'y bombardent à outrance, se déchiquetant et s'ensevelissant dans ces terres crayeuses et friables qui aspirent les cadavres comme un gouffre et les absorbent dans une effroyable puissance d'assimilation.

Partout, à cheval sur la croupe et descendant le long des flancs, des tranchées, d'ailleurs désordonnées, jetées comme au hasard, crevées, calfatées de sacs de sable, défendues de noirs chevaux de frise et de boudins de fils de fer, des boyaux de communication à moitié éboulés, des trous d'obus âprement disputés, conquis, perdus, reconquis reperdus; c'est une guerre au couteau où les adversaires, durant les entr'actes, peuvent s'interpeller et s'insulter à la façon des héros d'Homère !...

Dès septembre 1914 et durant tout octobre, la 1<sup>re</sup> D. I. avait pris sa lourde part de ces luttes sauvages et elle se retrouvait fin avril 1915 sur un terrain connu; mais non content de s'égorger en surface on se bat maintenant et l'on va continuer surtout à se battre en sous-sol.

1. Tome II, pages 190-291 de la traduction du lieutenant Verdet. Paris, Berger-Levrault, 1909.

C'était le 1<sup>er</sup> R. I (lieut.-colonel Hulot) qui tenait le secteur Berry-au-Bac — Cote 108, et c'étaient, dans ce régiment, les bataillons Frère et Mangin<sup>1</sup> qui se relevaient, à la Cote 108, pour la défense, l'organisation et le travail. Ils étaient là, chacun à son tour, pareils à l'équipage d'un vaisseau de haut-bord, battus incessamment par la tempête des obus, des « minen » et des balles et toujours au moment d'être engloutis dans les entrailles de cette terre qu'ils sentaient mouvante comme une mer et menaçant à chaque instant, de s'ouvrir sous eux !...

« J'y suis, j'y reste » avait dit Mac-Mahon sur le bastion de Malakof, mais son héroïsme n'avait eu à durer que quelques instants, celui du 1<sup>er</sup> R. I. devait durer des mois !...

L'opération d'offensive souterraine, méthodique, proposée par le chef du génie de la 1<sup>re</sup> D. I., commandant Winkler, et approuvée par le commandement consistait à descendre d'une profondeur de 30 mètres sous nos positions, et à pousser de là jusqu'à l'aplomb des premières lignes adverses deux galeries sensiblement parallèles, à l'extrémité desquelles devaient être aménagés deux fourneaux de mines chacun de 4 à 5000 kilos de cheddite — c'était, somme toute, deux puits de 30 mètres et ensuite deux cheminements horizontaux d'à-peu près autant vers l'ennemi — Je n'indique ici que le schéma et je m'abstiens des détails et des épanouissements secondaires auxquels pouvait donner lieu et donna lieu en effet l'ensemble de l'opération.

Le commandant Winkler disposait, pour ce travail, d'un matériel assez rudimentaire, de ses deux compagnies du génie et d'une compagnie auxiliaire formée avec les mineurs de profession du 1<sup>er</sup> R. I. assez nombreux et

1. Officier remarquable à tous les points de vue, le C1 Mangin devait être tué sur la Somme, par un obus le 22 août 1916.

parfaits ouvriers comme dans tous nos régiments du Nord. Cet ensemble était placé sous les ordres immédiats du capitaine du génie Cussenot, spécialiste d'opérations de mines, envoyé par l'armée.

De son côté l'ennemi ne restait pas inactif et, sentant nos approches, il essayait de les annihiler par tous les moyens en son pouvoir et notamment par les classiques « camoufllets », ces contre-mines venant jouer à la tête de nos galeries, sans érosion supérieure mais avec des effets intérieurs qui désarticulaient et coïnciaient nos boisages, bouleversaient nos travaux et réservaient à nos malheureux sapeurs des morts épouvantables — En surface, bien entendu, la répercussion des camoufllets se traduisait aussi par des convulsions qui jetaient l'émoi et l'exacerbation dans l'âme de nos fantassins, secouaient leurs misérables tranchées et, parfois même, écrasaient les occupants dans l'horrible piège de leurs abris effondrés. A ces moments critiques redoublaient les tirs d'artillerie et surtout d'une quantité de gros « minen » installés dans une grande carrière, à parois verticales, que les boches avaient eu la chance de trouver dans la partie est de la Cote 108 et dont ils avaient fait une place d'armes et un véritable arsenal; c'est de là que partaient aussi leurs galeries de mines et, d'une façon générale, tout ce qu'ils avaient de mauvais à nous faire parvenir.

Nous répondions bien entendu, coup pour coup, plaie pour plaie et patiemment, obstinément nous continuions la tâche ingrate que nous nous étions fixée : tenir dessus, avancer dessous.

Il y avait à la Cote 108, vers le centre de notre première ligne, un boyau de communication menant de nos tranchées à celles de l'adversaire parce que l'ensemble avait fait partie, jadis, de la même organisation et que la progression de l'un des deux partis (je ne sais lequel) en avait rompu l'unité. — Ce boyau dénommé « Franco-boche » avait été utilisé d'un côté comme de l'autre en



poste d'écoute. — Nous l'avions obturé de sacs de sable à environ 10 mètres de notre première ligne, les Allemands en avaient fait autant, en sens inverse, de sorte que les deux sentinelles de pointe se trouvaient à environ 10 mètres l'une de l'autre. — En se faufilant dans le boyau et en prenant la place du guetteur, on apercevait nettement, par l'ouverture étroite du créneau, l'œil bleu du boche qui veillait de l'autre côté du créneau adverse; il fallait autant que possible prendre garde de ne pas voir en même temps la bouche d'un canon de fusil ou d'un revolver.

Du reste cette Cote 108 était pleine de surprises du même genre : au pied de ses pentes nord, sur les rives du canal de l'Aisne où nous étions véritablement nez à nez avec les Allemands, nous tenions les ruines de la Cimenterie et eux les abords immédiats et, à côté, une maison dite encore « franco-boche » fut occupée, pendant toute la guerre, moitié par les Allemands, moitié par nous; c'est inimaginable. — J'avais vu des détails de ce genre dans le récit du siège de Port Arthur, lors de la guerre russo-japonaise et mon jugement se pliait difficilement à les admettre; mais ici je devais bien croire, pourtant, ce que mes yeux voyaient.

..

Le 22 juin, après un long et pénible travail, traversé de déconvenues et d'alertes, notre fourneau de droite, arrivé enfin à l'aplomb des tranchées de gauche de l'ennemi et chargé de 465 kilos de cheddite, était prêt à jouer. Il ne fallait pas perdre de temps et il fut convenu avec le commandant Winkler que l'explosion aurait lieu le 23 juin à 3 h. 30, c'est-à-dire, au moment où nous pouvions espérer que les boches rentrés de leur travail de nuit seraient dans leurs abris et où nous produirions le maximum d'effet. On est cruel à la guerre, mais comme on joue à chaque instant sa vie on estime tout naturel de jouer aussi celle de l'adversaire.



Nos unités furent prévenues à la Cote 108, mais au dernier moment, afin d'éviter toute possibilité d'indiscrétion. Néanmoins il parut bien à la précision avec laquelle les Allemands réagirent, qu'ils s'attendaient à quelque chose de grave, sans doute à cause de la cessation momentanée de nos travaux. C'est un indice sérieux en guerre de mines que la disparition des bruits habituels de creusement du sol et de transport des terres; calme précurseur de la tempête, gros de toutes les menaces et de tous les dangers.

J'avais été me placer à l'un des observatoires d'artillerie situés sur le promontoire qui domine Berry-au-Bac à l'ouest et qui fait face au promontoire de la Cote 108 elle-même. De ce point on la surveille, cette cote 108, comme d'un balcon et avec une bonne lunette rien de ce qui s'y passe ne peut échapper.

A 3 h. 30 nous entendîmes d'abord un bruit sourd, nous sentîmes trembler le sol sur lequel nous étions, puis nous vîmes projetée en l'air à plus de 30 mètres par une explosion formidable, une masse énorme de terre mêlée de pierres, de madriers, de chevaux de frise et aussi de cadavres allemands dont plusieurs tombèrent jusque dans nos fils de fer.

En même temps, et comme il était convenu, deux patrouilles de chez nous, de 12 hommes chacune, s'élançaient pour essayer de profiter du désordre et faire des prisonniers. Mais le terrain est encore plein de gaz délétères et, d'un autre côté, l'artillerie allemande avec une rapidité impressionnante a ouvert le feu sur nos tranchées; nous lui répondons immédiatement, mais nous ne pouvons arrêter ses effets.

A gauche, le sous-lieutenant chef de patrouille Cagnard tombe asphyxié, l'adjudant Sylvain décapité, aucun résultat. A droite la petite troupe flotte un instant mais le capitaine Remacle<sup>1</sup> la raffermi et la redresse, l'aspi-

1. Le capitaine Remacle faisait partie de cette phalange courageuse d'officiers de cavalerie passés, volontairement, dans l'infanterie; il était

rant Goubet réussit à pénétrer dans les lignes allemandes et à mettre en fuite les quelques survivants qu'il rencontre, mais il ne peut en saisir aucun.

Les positions ennemies étaient crevées par un entonnoir de 40 m. de diamètre, et comblées ou disloquées sur toute la partie gauche de leur ligne. Il est certain qu'une grande quantité des occupants avaient été tués ou blessés et non moins évident que le réseau des mines de l'adversaire était terriblement bousculé et coincé et rendu, de ce côté, inutilisable pour longtemps.

De telles secousses irritaient, naturellement, l'ennemi au plus haut point qui, ne pouvant répondre du tac au tac en sous-sol, exhalait sa colère en bombardements de tous calibres et surtout en avalanches de ces gros minen que nos hommes appelaient « scaux à charbon » parce qu'ils en avaient la forme, et qui arrivaient sur nos lignes avec l'air d'hésiter et en titubant mais n'en causaient pas moins des dégâts considérables. De notre côté nous répondions avec usure et comme nos observatoires sur la Cote 108 étaient excellents, nos tirs de petits et de gros calibres y étaient réglés avec une justesse impitoyable. Je crois que les Allemands placés comme ils l'étaient sur la partie culminante du dos d'âne, y souffraient encore plus que nous qui en tenions la déclivité et nous trouvions, de ce fait, relativement défilés.

Le document suivant ramassé sur un cadavre boche lancé dans nos lignes par l'explosion du 23 juin montre que si nous étions mal à la Cote 108, les Saxons qui l'occupaient (les mêmes que nous avons rencontrés en 1914), n'étaient pas à la fête non plus. Aussi bien la pièce s'enveloppe-t-elle de cette mélancolie brumeuse qui est le propre de la poésie d'outre-Rhin et qui ne va pas sans une certaine attirance et un charme.

un des défenseurs les plus héroïques de la cote 108 et devait, malheureusement, peu après l'affaire du 23 juin, être tué d'un obus, à son poste de commandement.

## La cote 108.

De la boue, des rochers, des rochers, de la boue,  
 Une tranchée souterraine, de la terre amoncelée  
 Que fouette la pluie, que balaye le vent !...  
 Entourée de tonnerres et de tempêtes  
 Des décombres grisâtres  
 Par-dessus lesquels tristement on veille.  
 C'est la Cote 108 !...  
 Là nul oiseau ne chante sa chanson.  
 Seuls y retentissent des cris de fureur,  
 Des hurlements de douleurs.  
 Et à la place du coquelicot  
 Qui dresse sa tête au milieu des épis,  
 S'épanouissent d'autres fleurs  
 Étrangement rouges, d'un rouge de sang.  
 D'autres fleurs aussi fleurissent le jour et le nuit  
 Que ne moissonne nulle faucille humaine,  
 Elles poussent et prospèrent, orties de la haine !...  
 C'est à nous, Saxons cependant, qu'est consacré ce lieu  
 Nous y montons la garde comme à notre foyer  
 Et nous n'en sortons pas.  
 Pendant des mois, âprement nous y avons lutté,  
 Nous l'avons pris avec notre sang, baptisé avec notre sang.  
 Il y va de l'honneur de la Saxe aujourd'hui.  
 Soyez vigilants et nous tiendrons à la Cote 108.

Parfois quand vient le soir, quand tombe la nuit,  
 Que tout un monde de merveilles se joue autour de la colline,  
 Quand la gueule des canons s'est enrouée à force de hurler,  
 Quand le brouillard a recouvert la hauteur de son voile,  
 Et quand les étoiles allument au firmament leur pâle clarté  
 Postes et sentinelles succombent à d'étranges hallucinations :  
 L'on se prend à rêver au pays, au foyer,  
 A tout ce qui est si cher à notre cœur, si loin de nous,  
 Et à quoi nous arracha le jeu hasardeux des armes.  
 Mais si, brusquement, on se réveille,  
 Lentement alors se dressent, devant le dormeur  
 Les fantômes des camarades morts,  
 A tâtons ils se glissent du sol de la colline,  
 Ils se penchent sur le bord de la tombe ;  
 Et leurs bouches de squelettes parlent ainsi aux vivants :  
 « Camarades, trêve de rêves et de sommeil,

« Le Français là-bas veille et nous guette,  
 « Nous ne trouverions pas le repos dans la nuit du tombeau  
 « Si nous venions à perdre, un jour, un seul anneau  
 « De la chaîne tendue par nous  
 « Dans laquelle s'est laissée prendre la France ! »  
 Le dormeur passe la main sur son front,  
 Son bras se tend et se raidit.  
 Il revient à lui, regarde le fantôme en face.  
 Et, sans crainte, répond qu'il a compris :  
 « Dormez en paix, camarades défunts, qu'ils y viennent !...  
 « Les Saxons sont là qui les attendent, coude à coude ;  
 « Seraient-ils dix contre un, nous veillons  
 « Et nous la conserverons, la Cote 108 !.

On voit que nous avons affaire à des gaillards dignes de nous et qui nous considéraient, je crois, comme dignes d'eux.

Peu de temps après l'explosion du 23 juin, se produisit dans notre guerre souterraine, un de ces faits à peine croyables que le plus minutieux calcul serait impuissant à amener et auxquels se complait le hasard.

Le sergent Parlier de la compagnie du génie 1/51 est prévenu, au cours du travail, par un de ses hommes, que la tête d'un de nos rampeaux d'attaque semble déboucher sur la tête du rampeau opposé de l'ennemi. Rampant lui-même aussitôt vers l'avant, le sergent perce en quelques coups de pioche la mince cloison de terre qu'il avait devant lui et aperçoit, éclairé par une lampe, un mineur allemand qui recule; il le poursuit, fait feu sur lui de son revolver, le blesse sans doute, sans pouvoir toutefois le saisir et ramené dans nos galeries son calot et son revolver abandonnés. Ce beau fait lui valut une élogieuse citation, que je fus heureux de lui faire accorder, et mes meilleures félicitations personnelles.

Nombreux ont été ces sapeurs et leurs auxiliaires fantassins, qui ont accompli avec simplicité des actes analogues d'abnégation et de courage connus ou inconnus, constamment exposés à une horrible mort par asphyxie

ou par écrasement, jamais certains, quand ils descendaient dans la nuit, de remonter au jour.

La journée du 7 juillet fut pour nous, parmi tant d'autres, une journée de deuil.

Le soleil s'était levé radieux et, dès le matin, se trouvaient à Berry-au-Bac, au P. C. du Lieut.-Colonel Hulot, outre ses hôtes habituels, le Lieut.-Colonel Viller et le capitaine Virmont.

Le Lieut.-Colonel Viller commandait le 78<sup>e</sup> R. I. T. qui avait été mis à ma disposition pour occuper et organiser la deuxième ligne de ma position de défense; c'était un homme excellent et distingué à tous les points de vue; son régiment composé de Bretons, fort bien encadré et fort bien commandé, me donnait une entière satisfaction. J'avais désigné le Lieut.-Colonel Viller pour remplacer, durant une permission qu'il allait prendre, le Lieut.-Colonel Hulot à Berry-au-Bac.

En même temps était arrivé le capitaine Virmont de l'E.-M. de la 5<sup>e</sup> armée. Cet officier avait été jusqu'alors attaché au G. Q. G. où ses qualités hautement appréciées l'avaient fait maintenir malgré lui et c'est à grand'peine qu'il avait obtenu d'être envoyé à l'armée du général d'Espérey. Celui-ci, afin de le familiariser avec l'organisation et le fonctionnement d'un secteur un peu mouvementé, l'avait désigné pour faire un stage de huit jours à Berry-au-Bac.

Le lieut.-colonel Hulot voulut, très judicieusement, employer la matinée du 7 juillet à montrer au lieut.-colonel Viller les détails de son secteur et, par la même occasion, il amena le capitaine Virmont. Ces trois officiers gagnèrent la Cote 108 et l'explorèrent sans aucune aventure, mais au moment où, rentrant à Berry-au-Bac, ils se trouvaient dans le faubourg dit de Moscou, un obus

foudroyant s'abattit auprès du groupe et, de ses éclats, les tua net tous les trois.

Quelle émotion parmi l'entourage immédiat, quel deuil, et quel chagrin pour nous tous !... Certes nous étions habitués à de tristes échos et nous savions que, tous les jours de braves officiers et des soldats succombaient dans de terribles conditions ; mais la mort a quelque chose de plus déconcertant lorsqu'elle s'adresse, avec une telle soudaineté, à un si haut ensemble de valeurs intellectuelles et morales et quand ses ricochets, par-dessus les têtes grises, vont faire des veuves et des orphelins.

Je fus immédiatement averti par téléphone et je prescrivis que les corps seraient aussitôt que possible, c'est-à-dire la nuit venue, transportés à l'ambulance de Vaux-Varenne près de Chalons-le-Vergeur où furent immédiatement préparés les cercueils, les tombes et tout ce qui était nécessaire pour des obsèques convenables.

Le lendemain matin, avant la mise en bière, j'allai respectueusement saluer les trois cadavres ; ils reposaient côte à côte, vêtus de leurs uniformes avec des figures calmes et ennoblies par la mort ; tous trois avaient été frappés à la tête.

Un peu après eurent lieu les obsèques. Le général d'Espérey, commandant la 5<sup>e</sup> armée, le général Guillaumat, commandant le 1<sup>er</sup> C. A. et un assez grand nombre d'officiers d'Etat-Major avaient tenu à y assister. Présentes également des délégations du 1<sup>er</sup> R. I. et du 78<sup>e</sup> R. I. T. Le service funèbre fut célébré par l'abbé Ribaut, aumônier du 1<sup>er</sup> R. I. et ami personnel du lieutenant-colonel Hulot ; deux belles âmes bien faites pour se comprendre et s'estimer.

Les trois officiers furent inhumés au cimetière de Vaux-Varenne ; plus tard, quand je quittai Chalons-le-Vergeur, leur sépulture était calme, sereine, à l'abri de grands arbres en lisière d'un bois.

Pour moi, en épilogue de ce récit de la mort du lieutenant-colonel Hulot, dont l'amitié me fut toujours fidèle et chère,

je veux ombrager sa mémoire de cette branche de laurier cueillie dans l'historique du 1<sup>er</sup> R. I. : « Il fit excellentment tout ce qu'il avait à faire. Sa mémoire restera pour tous une leçon éclatante de conscience et d'honneur militaire. ! »

. . .

Dès le début de juillet 1915 on se préoccupait dans les Etats-majors d'une grande offensive qui devait être menée, en Champagne, par la 4<sup>e</sup> armée (général de Langle de Cary) et que nous, 1<sup>er</sup> C. A. devions prolonger sur sa gauche, si elle réussissait.

A cet effet, le 1<sup>er</sup> C. A. fut porté à trois divisions par l'adjonction de la 122<sup>e</sup> D. I. (général de Lardemelle), laquelle, introduite sur le front entre la 2<sup>e</sup> et la 1<sup>re</sup> D. I. prit à son compte le secteur Berry-au-Bac-Cote 108. Le 1<sup>er</sup> R. I. fut, en conséquence, remplacé à la Cote 108 par le 84<sup>e</sup> R. I. (lieutenant-colonel Lejay), 13 juillet.

Dès lors, comme on le comprend facilement, la question de la surface et des travaux qu'elle exigeait pour la préparation de l'attaque, prima de beaucoup celle du sous-sol qui ne reçut qu'une attention secondaire et le minimum de personnel absolument indispensable.

Mais l'offensive de Champagne (25 septembre) n'ayant pas donné les résultats que l'on en espérait, celle du 1<sup>er</sup> C. A. devint, par le fait, sans objet; la 122<sup>e</sup> D. I. lui fut retirée et le front Berry-au-Bac-Cote 108 rendu à la 1<sup>re</sup> D. I. Toutefois, comme le 1<sup>er</sup> R. I. avait encore beaucoup souffert dans la préparation de l'attaque il fut mis, pour quelques jours, au repos et momentanément remplacé par le 33<sup>e</sup> R. I. (lieutenant-colonel Boudhors) détaché de la 2<sup>e</sup> D. I.

Immédiatement je fis reprendre les travaux de mine et d'autant plus vigoureusement que ceux des Allemands dont nous sentions les approches, devenaient très inquiétants pour nous.



Bien que notre galerie de gauche n'eut pas été poussée au point que nous nous étions. tout d'abord, assigné nous fûmes contraints pour enrayer, de ce côté, les avances boches, de pratiquer tout de suite, à l'extrémité atteinte, un fourneau de 500 kilos de cheddite que nous fîmes exploser le 4 octobre dans des conditions moins grandioses que celles du 23 juin. cependant avec des résultats sérieux et qui nous assuraient, de ce côté, pour quelque temps, une bonne situation défensive.

Mais sur notre droite aussi les Allemands avaient notablement progressé et le 15 octobre, à la suite d'une double explosion, deux entonnoirs importants se creusaient devant nous, bouleversant une partie de nos galeries souterraines les plus avancées et entamant nos travaux supérieurs de première ligne.

Il fallut rapidement aviser. Nous parâmes en haut, en adaptant nos tranchées à la nouvelle situation; en bas en détachant de nos deux avancées principales, de droite et de gauche, deux galeries perpendiculaires à ces avancées, marchant l'une vers l'autre, et devant constituer, en se rejoignant, un barrage contre les entreprises de l'adversaire. Nous ripostâmes en engageant plusieurs rameaux offensifs vers les points critiques.

Le 33<sup>e</sup> R. I. put ainsi se maintenir, dans une situation assez instable, face à l'ennemi jusqu'au moment où il fut remplacé par le 1<sup>er</sup> R. I.

. . .

Le 1<sup>er</sup> novembre le 1<sup>er</sup> R. I. releva le 33<sup>e</sup> à la Côte 108. « Ce ne fut pas sans émotion qu'il revit la falaise familière et redoutée avec ses horizons pittoresques et lugubres, sa vie mouvementée, ses luttes âpres et sournoises<sup>1</sup>. »

Cette émotion n'était que trop justifiée car la situation, comme je l'ai déjà indiqué, se présentait sous un jour beau-

1. *Historique du 1<sup>er</sup> R. I.*, p. 30.

coup moins favorable qu'au mois de juillet passé, lors du départ du 1<sup>er</sup> R. I. Les Allemands avaient l'avantage partout et dès le 19 novembre ils nous le prouvaient bien en faisant jouer, sur nos travaux d'approche, un camouflet qui nous tua quelques mineurs et disloqua une partie de nos galeries.

Il fallait agir énergiquement, si nous ne voulions pas être évincés de la Cote 108; or la Cote 108 peu intéressante en elle-même, l'était beaucoup eu égard aux positions avoisinantes. En effet, d'une part, sa chute amenait automatiquement et immédiatement celle de Berry-au-Bac, tête de pont sur l'Aisne dont nous avons intérêt à conserver l'usage et intérêt aussi à ne pas laisser l'avantage aux Allemands; d'autre part, cette chute amenait également celle de Sapigncul qui eût affecté nos positions de la Neuville et, d'une manière générale, tout le front de la 1<sup>re</sup> D. I.

Force était donc de se cramponner sur ce volcan auquel nous étions condamnés, comme à un enfer, et de le tenir à tout prix. Le système défensif transversal souterrain dont j'ai parlé plus haut fut poussé avec la plus grande intensité et complété par un hérissément de rameaux marchant vers l'ennemi; sur la droite principalement, où la situation paraissait fort critique, on lança des galeries qui, tout d'abord défensives, devaient, en progressant, devenir offensives.

C'était à qui arriverait le premier : nous sous les lignes allemandes, les Allemands sous nos lignes. Comme c'est facile à écrire cette petite phrase et cependant que d'angoisses en elle, que d'anxiétés, que d'attentes cruelles et redoutées !... Nous les cadres, tous les hommes étaient au courant de la situation et savaient que, sous peu, quelque chose de grand et d'horifiant surgirait soit chez nous, soit en face. Ceux qui ne descendaient pas au sous-sol interrogeaient, à leur sortie, ceux qui y travaillaient : quoi de nouveau, avance-t-on, que fait-on, est-ce pour aujourd'hui ou pour demain?... Tous se retournaient vers les of-

ficiers qui, eux-mêmes, n'étaient pas mieux documentés et devaient se borner à redoubler d'attention dans leurs écoutes souterraines et, là-haut, à clairsemer autant que possible les premières lignes, à n'y laisser que des guetteurs, afin de diminuer, en cas d'explosion, les chances de mort. On ne pouvait pourtant pas les abandonner complètement, ces premières lignes, et ceux qui étaient là, en vigie, se rendaient compte parfaitement qu'ils étaient les sacrifiés nécessaires de la tragique situation. Il s'agissait seulement de savoir si c'étaient eux qui écoperaient ou ceux de demain ou ceux d'après-demain, ou eux encore quand leur tour reviendrait une prochaine fois. Ce que ces hommes ont été grands et comme ils justifient bien la phrase magnifique de Clemenceau : « L'hommage suprême de la plus pure gloire va à nos combattants, à ces magnifiques poilus qui verront confirmer par l'histoire les lettres de noblesse qu'ils se sont eux-mêmes données !... »

Ce qui devait arriver arriva : favorisés par une forte avance les Allemands continuèrent leur action souterraine et furent prêts avant nous. Le 6 décembre vers 4 h. 40, à Châlons-le-Vergeur(1), nous fûmes tous secoués et réveillés par un véritable tremblement de terre et en même temps nous percevions un bruit sourd, long et prolongé, que nous ne connaissions que trop, suivi d'explosions. Nous nous précipitâmes au téléphone; c'étaient, vers la droite de nos positions, deux mines allemandes qui venaient d'éclater.

D'après ce que nous apprîmes et vîmes peu après, l'éruption avait été formidable, avec un accompagnement serré d'obus et de minen !... Le sol s'était ouvert sous deux larges et profonds entonnoirs; notre première ligne était mordue, déchiquetée, démantelée et, en arrière, nos abris avaient été violemment bousculés, renversés l'un sur l'autre. Le sous-lieutenant Bertin qui commandait

1. Châlons-le-Vergeur est à 6 kil. de la côte 108.

une section avancée et une cinquantaine d'hommes avaient tout d'abord, disparu : on devait, par la suite et au prix de quelles difficultés et de quels dangers, en retirer quelques-uns indemnes, blessés ou morts. Mais la terre garda la plus grande partie de ceux qu'elle avait engloutis et les camarades désespérés furent obligés de consentir encore à l'horrible Moloch qu'était la Cote 108, cet infernal et cruel sacrifice !...

Il est heureux que les Allemands n'aient pas songé à compléter cette attaque souterraine impressionnante par une large canonnade suivie d'une attaque d'infanterie sur Berry-au-Bac, Cote 108, Sapigneul. Je ne dis pas qu'ils eussent réussi car ils avaient à faire à des troupes tenaces et courageuses, mais ils les auraient mis à un très sérieux ouvrage.

Quoi qu'il en soit, il fallut encore recommencer ce travail de Pénélope qui consistait à refaire constamment ce que les Boches détruisaient sans cesse.

On s'y remit courageusement ; le haut commandement donna des moyens abondants en rapport avec les besoins. le 1<sup>er</sup> R. I. et les sapeurs donnèrent eux, tout leur cœur, toute leur intelligence, toute leur obstination. Tous les abris furent reconstruits dans des conditions de force et de solidité exceptionnelles et reportés vers les arrières. on n'en plaça plus aucun sur les premières lignes qui furent refaites à la demande de la nouvelle situation et bien pourvues de fils de fer. En sous-sol on travailla également à déblayer et à reconstituer un système rationnel de défense, puis d'attaque. Et, peu à peu, après des jours et des semaines on se trouva dans des conditions aussi bonnes et même meilleures qu'elles n'avaient jamais été.

Cependant l'hiver était venu : décembre d'abord, puis janvier 1916 avaient étendu sur la sombre colline leur lourd manteau de gel, de neige et de brouillards. Rien de très grave, d'ailleurs, ne se déclancha, durant ce laps de temps, ni en haut ni en bas sauf les incidents habituels

de bombardements et de chicanes réciproques. Mais on imagine dans quelle température glaciale, dans quel inconfort, dans quelle misère vivaient nos hommes et nos officiers, soutenus seulement par le sentiment du devoir, l'honneur du corps et le dévouement au Pays !...

Trois noms demeurent, pour cette année 1915, inséparables de la Cote 108 et flottent, dans ma mémoire, comme les trois couleurs du drapeau planté sur elle : celui du commandant Frère (1) son obstiné et superbe défenseur, l'organisateur de tous les travaux et de la résistance en haut ; celui du commandant Winkler dont l'intelligence et le zèle toujours agissants dirigèrent l'ensemble de toute la guerre de mines ; celui du capitaine Cussenot, agent immédiat des opérations du sous-sol, ingénieur soldat, ouvrier au besoin, sachant aussi bien payer de sa personne que de ses remarquables qualités intellectuelles : un homme et un chef<sup>2</sup>.

Du 1<sup>er</sup> R. I. que dirai-je sinon ce qu'il proclame fièrement lui-même dans son historique : « Quand le 21 février le régiment quitta la morne colline où tant de ses fils avaient sauté, sa joie était virile et pure, car elle était faite du légitime orgueil des services rendus et de l'âpre saveur des souffrances endurées<sup>3</sup>. » Les mêmes paroles s'appliquent avec la même justesse aux compagnies 1/1 et 1/51 du génie de la 1<sup>re</sup> D. I.

21 février 1916 quelle date !... Celle de la ruée boche sur Verdun et c'est vers cette ruée que court à grandes étapes, tout le 1<sup>er</sup> C. A. car, ainsi que je l'ai fait remarquer au début de ce travail, il est vraiment de toutes les fêtes !...

1. Grièvement blessé au cours d'opérations ultérieures le Commandant Frère a heureusement survécu à ses blessures. Il est aujourd'hui colonel.

2. Le commandant Winkler est aujourd'hui Colonel ; le capitaine Cussenot chef de bataillon.

3. Historique du 1<sup>er</sup> R. I., p. 31.

La grande Guerre nous aura tout montré : non seulement la bataille telle que nous l'avions conçue un peu avant 1914, mais celle ultra-moderne des artilleries foudroyantes, des mitrailleuses, de l'aéroplane, du téléphone, des gaz... et, en même temps, par le travail intense de la terre, les tranchées, les longues immobilités, la guerre de mines et d'autres vicilleries, elle regressait vers le passé.

C'est que les esprits tendus, exaspérés par la nécessité de vaincre, faisaient appel à tous les moyens qui leur étaient suggérés soit par leurs connaissances de la veille, soit par leur intuition des problèmes du jour, soit même par les souvenirs de jadis.

De la guerre de mines, à vrai dire, l'influence fut loin d'être décisive et resta toujours épisodique; mais sous des voiles obscurs elle cacha des efforts considérables, des travaux épuisants, des actes héroïques et elle mérite, je crois, d'émerger un peu de l'ombre où l'ont laissée des faits plus éclatants.

C'est dans cette pensée que je me suis efforcé de faire revivre ce drame convulsif de la Cote 108, en 1915. Mon but sera atteint, si le lecteur a éprouvé à me suivre, un peu des émotions qui ont, à nouveau, surgi en moi, de souvenirs évoqués, parfois si douloureux, mais toujours si nobles et si grands.

Général de FONCLARE.